



Title	Le temps, l'espace et le monde vécu
Authors(s)	Buttimer, Anne
Publication date	1979
Publication information	Buttimer, Anne. "Le Temps, l'espace et Le Monde Vécu." Persée, 1979. https://doi.org/10.3406/spgeo.1979.1929 .
Publisher	Persée
Item record/more information	http://hdl.handle.net/10197/10730
Publisher's version (DOI)	10.3406/spgeo.1979.1929

Downloaded 2026-05-01 23:34:30

The UCD community has made this article openly available. Please share how this access benefits you. Your story matters! (@ucd_oa)



© Some rights reserved. For more information

LE TEMPS, L'ESPACE ET LE MONDE VÉCU

Anne BUTTIMER
Université de Lund

COMPORTEMENT SCIENTIFIQUE
ÉPISTÉMOLOGIE
HISTOIRE DE LA GÉOGRAPHIE
PHÉNOMÉNOLOGIE
THÉORIE DE LA GÉOGRAPHIE

EPISTEMOLOGY
HISTORY OF GEOGRAPHY
PHENOMENOLOGY
SCIENTIFIC BEHAVIOUR
THEORY OF GEOGRAPHY

RESUME. — Cet article essaie d'évaluer les implications des courants phénoménologiques et existentialistes pour la géographie. Le relativisme socio-culturel conteste des modèles de recherche que la pratique contemporaine n'avait pas questionnés. En transposant la notion de Lebenswelt (monde vécu) en termes de genre de vie, on présente un schéma d'analyse qui pourrait encourager la réflexion critique sur (a) les rapports sociologiques et les relations de pouvoir associés au vécu du géographe lui-même, dans sa pensée et dans sa pratique; (b) la capacité des modèles courants à expliquer l'expérience vécue.

ABSTRACT. — Time, space and lifeworld. — This article interprets some claims made by phenomenology and existentialism and evaluates their potential significance for geography. Questions are raised regarding socio-cultural relativism in taken-for-granted research models and their applications. Translating Lebenswelt (lifeworld) in terms of genre de vie, a framework is presented which could facilitate critical reflection on (a) sociological construction and power relations associated with the geographer's own lifeworld of thought and praxis, and (b) selectivity and relative appropriateness of current models for the elucidation of lived experience.

« Si le courage de la pensée vient d'un appel de l'Être, ce qui nous est dispensé trouve alors son langage... »

« Dès que nous avons la chose devant les yeux et que notre cœur est aux écoutes, tendu vers le verbe, la pensée réussit ».

(Heidegger, 1947).

La vie intellectuelle, comme la respiration du corps humain, exige deux mouvements réciproques : une démarche vers l'horizon, analytique et calculatrice, et un retour sur soi, pour la réflexion critique et la synthèse. Après quelques générations de démarches analytiques, il faut que la géographie prenne conscience de la signification des « faits » rassemblés. La géographie — discipline qui se dit un jour capable d'étudier les paysages comme « miroirs de la civilisation » — peut-elle provoquer une « méditation sur la vie » contemporaine ?

L'idée que la pensée demande du courage, et de l'ouverture de cœur, reste étrange. Rares sont les individus qui s'essaient à cultiver le style de connaissance « sensible » qu'Heidegger a appelé *Besinnliches Nachdenken* (1) (Heidegger, 1954). Les travaux de géographie témoignent plutôt de la prédominance de quelques grandes lignes de pensée, développées dans le monde académique universitaire de la Géographie. Du moment où, à partir de ces pensées, on a construit

(1) Il n'est pas facile de traduire ces expressions qu'on trouve chez Heidegger (cf. *Vorträge und Aufsätze*, 1954). Il essaie de mettre l'accent sur les contrastes profonds entre deux styles de pensée qui sont liés à des styles d'« être présent au monde » (*Dasein*) et d'éclairer la divergence entre leurs présuppositions métaphysiques. La *Rechendes Denken* implique un effort rationaliste d'expliquer et représenter l'expérience dans un langage « linéaire » — chercher ce qui est compréhensible au point

des empires disciplinaires ou institutionnels, n'a-t-on pas souvent cessé de garder « la chose devant les yeux » et laissé se développer la tendance dominante de la *Rechnendes Denken* (1) ?

Depuis qu'a émergé l'idée d'une géographie scientifique, elle a tellement influencé l'étude de la transformation des paysages et des genres de vie qu'on pense pouvoir interpréter le texte de nos paysages comme l'expression des processus sociaux et technologiques (SAMUELS, 1971; LEFEBVRE, 1974, 1975; SANTOS, 1975) : ne nous présentent-ils pas une « médaille frappée à l'image d'une civilisation » ? La domination progressive de certains courants d'idées, et de praxis, diminue non seulement la diversité de la pensée, mais aussi la capacité d'être « à l'écoute » du monde vécu. Ce qu'on pourrait lire dans nos paysages n'est-il donc que la danse macabre de diverses civilisations juxtaposées dans l'espace et mal synchronisées dans le temps ?

Les perspectives qu'on adopte en faisant l'histoire de la pensée géographique sont nécessairement filtrées par des lunettes contemporaines (BUTTIMER, 1974, 1978; GRANÖ, 1977). Les tendances de la recherche géographique témoignent, d'une part, du désir d'améliorer, de préciser nos méthodes analytiques en ouvrant un dialogue avec d'autres disciplines scientifiques; d'autre part, d'un effort soutenu pour garder le sens de l'ensemble, de l'intégration et de la synthèse (HARTSHORNE, 1963; MIKESSELL, 1969; HARRIS, 1971; AAY, 1972; BERRY, 1974; REYNAUD, 1974). Pour beaucoup, la géographie s'identifie comme l'étude des rapports entre l'homme et son milieu (VIDAL DE LA BLACHE, 1922; BARROWS, 1923; SORRE, 1943, 1957, 1962; LE LANNOU, 1949). Suivant cette perspective, nous sommes attirés de nos jours vers l'écologie et vers des modèles biologiques (ALLIX, 1960; ACKERMAN, 1958; BORCHERT, 1968; CHORLEY, 1974). D'autres ont été attirés par la notion d'espace comme signe d'identité de la discipline; à la frontière de leurs efforts se trouveraient une géométrie ou une physique de l'espace (HAGGETT, 1968; HARD, 1970; CLAVAL, 1972; SACK, 1972, 1974; HAGGETT, CLIFF et al., 1977). La géographie aurait besoin de modèles et de « paradigmes » afin qu'elle puisse reposer sur des théories (BARTELS, 1968; HARVEY, 1968). Dans notre génération, est apparue aussi la reconnaissance de la temporalité et de l'indivisibilité de l'espace-temps dans l'étude des genres de vie contemporains (HÄGERSTRAND, 1970, 1974; THRIFF, 1977; CARLSTEIN et al., 1978). Les notions newtoniennes de l'espace et du temps « contenant »

à deux dimensions ont été remplacées par la notion topologique einsteinienne de l'espace-temps à quatre dimensions : triomphe ultime d'une vision compréhensive de la géographie scientifique (CLAVAL, 1968, 1972 c; RACINE et LEMAY, 1972) !

Aujourd'hui, pourtant, il y a un malaise. On se demande si la représentation du monde qui utilise ces langages cartésiens éclaire l'expérience vécue (BACHELARD, 1958; REYNAUD, 1974; ROWLES, 1976). Au-delà d'une science géographique servante de la technocratie, on sent le besoin d'un style de pensée (oublié) mieux harmonisé à la raison humaine, et la recherche d'un style de vie plus sensible à la terre vivante (YI-FU TUAN, 1971 a, b; SAMUELS, 1971; MERCER and POWELL, 1972). La géographie est peut-être à la recherche de ses propres racines ? (GUELKE, 1971; PINCHEMEL, 1977). A partir du moment où la phénoménologie et l'existentialisme ont posé la question des rapports entre la science et l'expérience vécue, la géographie a connu toute une cacophonie de discours quasi-philosophiques. La rhétorique des positions prises — « révolutionnaires » ou « contre-révolutionnaires » — a conduit à des polarisations idéologiques sans issue. Chacun de ces courants apporte sans doute un message valable — même si leurs prophètes n'en représentent pas toujours les meilleurs témoins —, mais il manque un langage commun qui nous permettrait de nous engager dans une réflexion critique sur ces questions fondamentales de la pensée, (HARD, 1970; CLAVAL, 1972 c; HARVEY, 1974; OLSSON, 1975).

Si l'on admet que les limites de notre langage — dans le sens plus large de ce terme — représentent les limites de notre « monde », il faut reconnaître que l'ouverture à un autre monde de pensée exige aussi un élargissement des horizons linguistiques : faire face même au défi de créer un nouveau langage. Sinon, il ne nous reste que l'effort d'intégrer la pensée de l'autre dans nos propres catégories; celles-ci, par définition, ne réfléchissent que la somme de notre propre expérience et ne permettent donc pas nécessairement de reconnaître ce qui constitue l'essentiel dans l'expérience de l'autre (CHASE, 1938; SCHUTZ, 1962, 1973; GELLNER, 1965; CLAVAL, 1977). Le refus de faire face à cette question du lien entre les mots et les pensées fait que, souvent, on entend des discours méthodologiques et conceptuels qui sont plus semblables aux débats politiques qu'à des échanges intellectuels.

Regardez par exemple la diversité de réponses qu'appellerait l'expression « expérience vécue ». Pour la recherche empirique, il n'y a qu'un problème, celui de réduire cette notion vague en termes précis et mesurables. Pour l'existentialiste, l'expression englobe presque tout : c'est quelque chose qu'on vit — inscrutable à la pensée, surtout à la pensée scientifique (SAMUELS 1971; SARTRE, 1972; BARRETT, 1972). Pour un marxiste, cette expression pourrait symboliser la manifestation ultime de l'aliénation, l'issue d'une lutte contre l'injustice des structures de domination et les « réalités » des jeux économiques et

de vue de l'ordre et de la logique, suivant l'hypothèse a priori du chercheur. La *Besinnliches Nachdenken* implique une prédisposition plus sensible — être à l'écoute des choses — avoir confiance dans leur propre intégrité; elle reste à la recherche des modes de représentation qui pourraient mieux s'accorder avec l'objet présenté. Ce n'est là qu'une vue très superficielle d'une question très complexe, mais Heidegger a poussé beaucoup plus loin que d'autres philosophes sur cette route vers l'explication des dualismes de notre pensée occidentale.

politiques. Il y a beaucoup d'autres positions encore (MARCUSE, 1972; LEFEBVRE, 1974, 1975). Et l'on s'amuse parfois à une « explication » psychologique ou sociologique de cette situation de Babel (BERGER and LUCKMAN, 1967; FOUCAULT, 1969; JANIK and TOULMIN, 1973). On rationalise les positions prises en mettant en avant les limitations du langage (parlé ou écrit), le jeu des forces sociologiques, comme la concurrence parmi les disciplines, les exigences du genre de vie académique; enfin, nous nous cachons à l'ombre des canons conventionnels de l'objectivisme. Le plus difficile est de nous rendre conscients de ce qu'on accepte comme « donné » dans la vie et dans la pensée. Il y a pourtant un certain pharisaïsme dans la façon dont on prêche la « conscientisation » aux peuples en voie de développement, sans être souvent conscients nous-mêmes des contradictions au sein de nos propres valeurs et postulats (GOULET, 1970; BUCHANAN, 1970; SANTOS, 1975; PEET, 1977). Quelles que soient les positions idéologiques disciplinaires, la raison humaine devrait bien permettre une réflexion radicale et critique sur ces « données » de base (HEIDEGGER, 1954; TUAN, 1971 a; McMURRAY, 1972).

La grande promesse de la phénoménologie était de nous orienter vers des modes de connaissance mieux harmonisés avec l'expérience vécue (HUSSERL, 1907, 1913). Un effort considérable a conduit à la découverte des perspectives propres des individus et de leurs comportements (STURTEVANT, 1964; *L'espace géographique*, n° spécial, 1976). On s'est servi de modèles psychologiques, anthropologiques, biologiques, aussi bien que de sources littéraires (LOWENTHAL, 1961; LUNDEN, 1973; MOORE and GOLLEDGE, 1976). On ne s'est pas toujours rendu compte des contradictions de valeurs implicites dans l'orientation idéologique de ces recherches « humanistes » — on a peu connu à ce moment-là la critique radicale du « jargon d'authenticité » (ADORNO, 1964), et des liens entre la recherche et la politique (OLSSON, 1975, 1977).

Une géographie à l'écoute des choses devrait s'ouvrir aux courants de pensée critiques en considérant au moins trois groupes de questions : a) dans quelle mesure nos modes d'analyse fondés sur des modèles scientifiques éclairent-ils l'expérience vécue ? b) quels intérêts humains (idéologiques ou techniques) sont servis par les résultats de nos travaux ? c) quelle est la valeur pédagogique d'une prise de conscience de ces questions ? C'est peut-être dans un tel effort — plutôt pédagogique que logique — qu'on pourrait le mieux recueillir les fruits de ces controverses philosophiques.

Notre monde vécu pourrait servir comme base de communication dans la recherche commune des valeurs et de la signification de notre praxis. Au lieu de proposer une esquisse d'ensemble sur tous les problèmes philosophiques qui touchent à notre discipline aujourd'hui, cet article ne fait qu'inviter à réfléchir sur quelques points, et à préciser quelques-unes des implications qui pourraient en découler pour la pratique contemporaine.

LE MONDE VÉCU (LEBENSWEIT).

La critique philosophique lancée par Husserl au début du xx^e siècle s'est adressée à un monde académique qui ressemblait par certains aspects au nôtre. Il y avait alors une « crise d'identité », non seulement en philosophie, mais aussi dans les sciences, surtout les sciences de l'homme (HUSSERL, 1911, 1913; BARRETT, 1962; PASSMORE, 1968; PETIT, 1969). Parmi les scientifiques, chez Poincaré par exemple, il y avait eu une mise en question du dogmatisme des principes de la géométrie et de la physique. Husserl, qui était mathématicien, proposa alors de fonder les sciences sur la base d'une critique radicale et philosophique. Les sciences humaines, à mesure qu'elles se développaient, tendaient à présenter toute pensée, toute philosophie, comme résultat de l'action combinée des conditions psychologiques, sociales, ou historiques extérieures. La psychologie tendait vers ce que Husserl appela le « psychologisme », la sociologie vers le « sociologisme », et l'histoire vers « l'historicisme ». Ce faisant, elles en venaient à détruire leurs propres fondements (HUSSERL, 1907; cf. aussi ARENDT, 1958). Elles ne s'intéressaient qu'aux causes extérieures qui déclenchent l'action, mais elles n'expliquaient jamais les raisons. Cette perspective enlevait aussi toute justification à une philosophie qui voulait chercher le vrai ou le faux dans la nature même des choses. Husserl a repensé les fondements de la science et ceux de la rationalité, afin de faire cesser la divergence entre la philosophie systématique et le savoir progressif, la science. Le philosophe, à son avis, doit définir et rendre conscientes les conditions qui rendent possible l'existence d'une humanité, c'est-à-dire d'une participation de tous à une vérité commune. Il a fallu une élucidation nouvelle des rapports et des procédés de connaissance qu'utilisaient les sciences humaines pour redonner des bases à chacune d'elles, et rendre possible leur coexistence.

Il y a eu beaucoup de variations parmi les phénoménologues qui se sont engagés dans cette aventure (SPIEGELBERG, 1960; STRASSER, 1965; LAWRENCE and O'CONNOR, 1967). On pourrait faire une distinction, par exemple, entre les phénoménologues « purs » qui, suivant Husserl, s'intéressaient plutôt aux problèmes de la connaissance, et des phénoménologues existentialistes, comme Merleau-Ponty, Gabriel Marcel et d'autres, qui s'attachaient plutôt aux problèmes de la perception, du langage et du comportement (MERLEAU-PONTY, 1962; KWANT, 1963; KOKELMANS, 1964). Plus récemment, il y a eu un mouvement herméneutique parmi des auteurs comme Ricoeur, qui cherchent à découvrir le sens de l'action comme texte : on essaie de lire les faits sociaux avec des méthodes de la critique littéraire des textes (GELLNER, 1965; RICOEUR, 1970; ROSE, 1977). Il est donc très difficile de dégager des généralisations valables pour

tous ces auteurs; mais on peut au moins noter quelques buts centraux du mouvement phénoménologique, qui intéressent la géographie contemporaine.

Les phénoménologues ont d'abord cherché une route qui pourrait transcender les dualismes caractéristiques de la pensée occidentale: séparation du sujet et de l'objet, divergence entre l'idéalisme et l'empirisme, la rationalité et l'irrationalité (SPIEGELBERG, 1960; KWANT, 1963; PETIT, 1969; SAMUELS, 1971). La formule célèbre de Husserl — *Zu den Sachen* (revenir aux choses mêmes) — indique qu'il faut partir des faits mêmes, qu'il faut les inviter à se révéler dans leurs propres mots, sans qu'ils soient classés a priori dans les catégories intellectuelles du chercheur (HUSSERL, 1913). La réduction phénoménologique représente un effort radical, nécessaire pour suspendre l'ensemble des affirmations impliquées dans les données de fait que livre la vie. Les suspendre n'est pas les nier, et encore moins nier le lien qui nous rattache au monde physique et social — c'est les voir, en prendre conscience. Les suspendre n'est pas non plus les accepter — et voilà le nœud du problème idéologique: nous mettre en présence du monde tel que nous le vivons avant la réflexion ne suffirait pas en soi (NATANSON, 1964; ADORNO, 1964). Il est dommage que cet effort n'ait guère réussi à démontrer les influences profondes de ce qu'on regarde comme naturel dans la vie et la pensée.

Prendre conscience du *Lebenswelt*, pour le géographe, implique un contact direct avec son expérience même du monde, une appréciation de l'autonomie intégrale d'autres mondes vécus, et l'engagement dans un dialogue ouvert et respectueux avec eux. Notre socialisation disciplinaire et culturelle, pourtant, a déjà enraciné en nous des catégories a priori envers les faits de l'expérience (BERGER and LUCKMAN, 1967; BUTTNER, 1974). Même dans l'introspection autobiographique, on tend à suivre des modèles psychologiques (ROGERS, 1969; PROCOFF, 1963).

Les démarches « objectives », d'autre part, s'ancrent dans deux directions opposées: l'empirisme, qui cherche un ordre logique au sein des faits manifestes, et l'idéalisme, qui commence avec un ordre logique intellectuel et se met à ordonner les faits selon des catégories a priori. Ces deux courants, qui ont caractérisé l'héritage intellectuel de l'Occident, impliquent un certain absolutisme: l'empirisme implique qu'il y a une réalité absolue dans les faits, l'idéalisme implique qu'il y a une réalité absolue dans la conscience (BACHELARD, 1958; BARNES, 1965). Ni l'un ni l'autre ne pouvaient proposer une explication du caractère relatif, ambigu, de l'expérience vécue (MERLEAU-PONTY, 1962; SARTRE, 1963; RABIL, 1967). La phénoménologie ne nie pas la valeur propre des modèles scientifiques, mais elle en reconnaît les impasses logiques et épistémologiques. Pour en sortir, il faut une méthode qui ne ressemble ni au subjectivisme ni à l'objectivisme, mais plutôt à l'intersubjectivité — à une connaissance dialogique (MARCEL, 1950; MERLEAU-PONTY, 1962; SARTRE, 1963). Le savoir « subjectif » (première personne), et le savoir « objectif » (troisième personne) sont valables dans leurs

propres domaines, mais ils ont besoin d'une clarification continue qui serait fondée sur la rencontre entre personne et personne (ROGERS, 1969). Même un coup d'œil sur nos media et leurs messages provoque la question de notre vie « intersubjective » en géographie! Une sociologie de la pensée contemporaine pourrait éclairer beaucoup de ce qui concerne les critères institutionnels de l'orthodoxie dans les courants actuels de l'enseignement et de la recherche géographique (BEN-DAVID, 1970; CRANE, 1972; CLARK, 1973; BERDOULAY, 1974).

LE GÉOGRAPHE FACE AU MONDE VÉCU.

On peut classer les tentatives des géographes pour « se mettre à l'écoute » de l'expérience en trois catégories principales. La première démarche s'est donnée pour but de découvrir des espaces humanisés, par exemple des régions culturelles, des domaines ethniques, des territoires et des quartiers, une morphologie des lieux privilégiés, des lieux sacrés, elle a cherché une différenciation de l'espace suivant les dispositions « subjectives » des habitants (WRIGHT, 1947, 1966; SORRE, 1957; ELIADE, 1957; RALPH, 1974; YI-FU TUAN, 1974). Un second volet correspond aux études de l'espace social et des horizons sociaux de l'expérience, tels qu'ils se manifestent dans les réseaux d'interaction sociale, et dans les groupements humains (KANT, 1927, 1948; CHOMBART DE LAUWE, 1956; LABASSE, 1971; JUILLARD, 1972; TÖRNQVIST, 1970). La troisième voie étudie l'espace même, comme contexte où se déroule l'expérience humaine, suivant deux routes analytiques presque exclusives l'une de l'autre: il y a, d'une part, une géographie du monde physique et bio-écologique (THOMAS et al., 1956; DUBOS, 1965), et, d'autre part, la géographie de l'organisation de l'espace fonctionnel (HÄGERSTRAND, 1953, 1970, 1974; HAGGETT, 1968).

1. La « géographie des lieux » et la territorialité.

Les monographies célèbres sur les régions de la France illustrent bien l'effort classique des géographes pour saisir le caractère spécial (et spatial) de l'expérience humaine sur la terre (FEBVRE, 1920; VIDAL DE LA BLACHE, 1922; DICKINSON, 1976; EVANS, 1973). Des genres de vie liés aux ressources naturelles, enracinés dans les consciences collectives, donnaient une personnalité unique à la région, et ceci d'une façon si profonde que Vidal a pu dire que le paysage humanisé est « une médaille frappée à l'image d'un peuple ». De nos jours, on découvre à nouveau la signification de la territorialité dans l'expérience humaine (STEA and DOWNS, 1970; GREVERUS, 1972; MOORE and GOLLEGE, 1976; MALMBERG, 1978). En adoptant des démarches analytiques plus

précises, on a étudié des images, des perceptions et des comportements dans l'espace. On assiste, semble-t-il, à un rapprochement entre la recherche scientifique sur la territorialité et la réflexion phénoménologique sur l'espace vécu (MATORÉ, 1962; *L'espace géographique*, n° spécial, 1976). « L'homme habitant », (LE LANNOU, 1949), ancré dans l'espace, est l'image de l'homme central dans beaucoup d'essais sur l'espace vécu. « L'essentiel dans l'existence humaine », disait Heidegger, « est d'habiter » (*Wohnen*), c'est-à-dire de vivre en état de dialogue avec son milieu tout entier (HEIDEGGER, 1971). Deux types de questions se posent donc sur l'expérience humaine des lieux : 1) sur le plan intellectuel, analytique : dans quelle mesure nos modes d'explication fondés sur des modèles biologiques ou psychologiques éclairent-ils l'expérience vécue ? 2) sur le plan idéologique et pratique : quels intérêts se servent d'une politique « territoriale » pour maintenir et pour justifier un certain système économique ou administratif ? Détaillons ces deux types de questions.

La perspective scientifique implique qu'on se serve des modèles élaborés par la discipline pour rassembler des données en vue d'arriver à des généralisations. Mais dans quelle mesure les « explications » théoriques contribuent-elles à la compréhension de l'expérience vécue ? (STURTEVANT, 1964; ELIASE, 1957). Amènent-elles le chercheur à développer l'empathie avec autrui ? La réponse à ces questions exige une réflexion autobiographique, un va-et-vient entre les modèles d'analyse et l'expérience même (SEAMON, 1975, 1977).

Cette recherche pourrait révéler des dimensions pré-réflexives du monde vécu, qu'on a presque ignorées jusqu'à présent. La raison (« intelligence ») du corps, du cœur, de la volonté, s'exprime aussi — inconsciemment peut-être — dans les dispositions habituelles : notre « science » de la territorialité ne touche guère à aucune autre dimension, sauf le comportement visible et quelques aspects de l'image cognitive (HUIZINGA, 1951; DAUDÉ, 1971; YI-FU TUAN, 1974; SEAMON, 1975, 1977). Le problème de la perception des lieux et de l'espace est un des axes centraux des études géographiques sur la territorialité. Nos explications dérivent de plus en plus des modèles cognitifs, organiques, ou symboliques : on part presque toujours d'un schéma *a priori* et on termine par des généralisations limitées et partielles. Si on commence avec le comportement spontané, comme disent les phénoménologues, est-il possible que le corps puisse se révéler dans son propre langage ? Les démarches scientifiques dans l'étude de la perception ne réussissent jamais à éclaircir le dialogue progressif entre le corps et son milieu. Si on vise le corps comme auteur d'action, c'est-à-dire l'homme conscient entreprenant des actions qui s'inscrivent dans l'espace, on suggère que c'est la conscience (la psyché) qui détermine le comportement; on ne rend pas compte des aspects écologiques, émotionnels, organiques. Si, d'autre part, on vise le corps comme objet, c'est-à-dire comme un ensemble de réactions aux stimuli venant du milieu (c'est,

par exemple, une hypothèse fréquente des behavioristes), on ignore l'action de la psyché. Dans les deux cas, on a séparé l'homme et son milieu, et on tend vers un déterminisme psychologique ou biologique. Dans l'expérience vécue, pourtant, il n'est pas question d'une détermination unidirectionnelle; il s'agit plutôt de déterminismes réciproques, d'un dialogue continu entre le corps et son milieu (KWANT, 1963; KOCKELMANS, 1964).

Si chacun d'entre nous observait bien son comportement ordinaire de tous les jours, il pourrait y trouver des rythmes, des routines qui se passent sans réflexion consciente. Le corps, par exemple, a sa mémoire, son propre style d'agir, souvent sans recevoir des directives venant du cerveau (MERLEAU-PONTY, 1962; SEAMON, 1975). Au sein d'un genre de vie, que celui-ci soit personnel ou collectif, il y a des « tendances habituelles » qui s'expriment spontanément : on ne les met en question qu'au moment où la routine quotidienne est rompue, soit par un changement de lieu, soit par une innovation dans la vie (SORRE, 1943, 1957, 1962). Face à un tel changement, celui qu'implique le relogement, par exemple, des familles ouvrières, il faut s'adapter non seulement psychologiquement, mais socialement, et aussi corporellement. Pour recréer un « lieu personnel », un « chez-soi », il faut qu'on puisse entrer encore en dialogue avec un autre milieu; c'est à ce moment qu'on prend conscience du rôle cardinal du *Lebenswelt* — des dispositions pré-réflexives dans les rapports entre la personne et son milieu (FRIED, 1963; BRODY, 1970).

C'est dans de telles situations de relogement qu'on peut observer les contraintes imposées par le milieu — contraintes sociales, économiques ou techniques — et la question se pose : à qui appartient le pouvoir de choisir ? On pourrait recréer l'esthétique — les artefacts — dans la situation nouvelle, mais comment re-crée-t-on un « chez soi » ? (COLLS, 1971). Il faut reconnaître que beaucoup de nos études sur la géographie sociale des ghettos et des mondes sociaux urbains se sont concentrées sur les curiosités « exotiques » et sur les rites d'interaction indigènes, sans considérer les réalités économiques et politiques. A quoi bon retenir un « territoire » traditionnel si sa base économique et commerciale n'existe plus ? Chez certains auteurs, n'y a-t-il pas eu une « trivialisation » des coutumes traditionnelles, et la reconformation des mythes, « Culture of Poverty » par exemple, qu'on cite comme justification de la négligence sociale (RIESER, 1973; HARVEY, 1974; PEEK, 1977) ?

Etant donné le caractère relatif de la socialisation du chercheur, il y a toujours danger à imposer ses propres valeurs à une étude de la territorialité. En tant que géographe pourtant, il aurait pu démontrer, mieux que les « indigènes », le dynamisme des systèmes généraux. Instaurer un dialogue avec des « gens du quartier » exige donc non seulement une prise de conscience de ses propres *a priori*, mais aussi une disponibilité à partager avec eux des pers-

pectives sur les horizons actuels de leur vie quotidienne (FREIRE, 1970; KASPERSON and BREITBART, 1975).

L'image de l'homme dans son espace vécu, qu'on trouve chez certains auteurs phénoménologiques, c'est l'homme-habitant, fixé sur place (BOLLNOW, 1964; HEIDEGGER, 1971). Les horizons de son expérience correspondent à un monde relativement restreint. La réflexion autobiographique pourrait pourtant révéler aussi comment notre participation à des mondes sociaux divers peut influencer notre expérience de l'espace. La « thèse du monde » (HUSSERL, 1913) inclut les tensions entre la personne et la société, aussi bien que les tensions entre les lieux et l'espace.

2. La géographie de l'espace social.

Pour un nombre croissant de personnes aujourd'hui, l'espace vécu n'est plus circonscrit par des limites locales. Les horizons sociaux de l'expérience jouent un rôle plus important que les frontières du pays natal. On a essayé de mettre en lumière l'influence des réseaux d'interaction dans l'utilisation de l'espace et du temps, comme dans la formation des images et des perceptions (WEBER, 1964; MICHELSON, 1966). Il est bien évident, par exemple, qu'un « système de référence sociale » est lié à une « perspective organisée » sur le monde, et cela implique aussi certaines attitudes envers l'espace et le temps (SHIBUTANI, 1962; SCHRAG, 1969; BUTTIMER, 1972). Les variations dans les prédispositions (attitudes) personnelles et collectives envers le milieu pourraient donc être liées à la diversité des participations sociales. Jusqu'à présent, les géographes ont adopté des généralisations venant de la sociologie ou de la psychologie sociale. Nous ne nous sommes pas encore confrontés à la question radicale : l'expérience sociale est-elle bien éclairée par les modèles sociologiques, surtout par ceux qui sont nés dans des contextes euro-américains ? Dans l'objectivisation des phénomènes sociaux, ne perd-on pas le sens de l'expérience subjective, personnelle, de la vie sociale ? Si l'on pouvait observer l'expérience sociale sans schéma catégorique *a priori*, ne pourrait-on pas y trouver des nuances qui ne sont pas retenues par les théories ?

Un sociologue d'orientation phénoménologique, A. Schutz, a suggéré qu'il faut regarder la vie sociale comme dialogue entre des personnes et des groupements, qu'il faut la regarder dans son « intersubjectivité » (SCHUTZ, 1970; ROSE, 1977). Comprendre la dynamique de la vie sociale demanderait donc surtout une analyse du langage de la vie intersubjective. On pourrait comprendre l'« intersubjectivité » dans deux sens : elle est, d'un côté, fonction de l'héritage commun : mémoires collectives, rites d'interaction, valeurs et évaluations du monde, de la nature, de l'espace et du temps. L'intersubjectivité désigne, d'autre part, les processus d'interaction inter-

personnelles, de sujet à sujet (WAGNER, 1970; RABIL, 1967). Chaque monde social a donc son propre langage, sa *Weltanschauung*, son savoir pragmatique. Dans la vie quotidienne, on ne se rend pas compte du caractère spécial de ce monde vécu. Cette découverte ne se fait qu'au moment où l'on rencontre un autre monde culturel ou linguistique. Face à une autre civilisation, on devient conscient des problèmes d'adaptation, de traduction, et de la difficulté qu'il y a à se conduire d'une manière qui soit compréhensible aux autres (SCHUTZ, 1944). On peut sans doute rester en état de touriste, c'est-à-dire, garder son propre style linguistique et social et essayer de comprendre ou d'« expliquer » l'autre selon des catégories *a priori*. Mais, si l'on veut comprendre l'expérience de l'autre — regarder le monde avec ses propres lunettes — il faut entrer en dialogue avec lui, l'inviter à se révéler dans ses propres termes. Voilà le défi pour le géographe social : tant qu'il garde un langage sociologique qui dérive d'une expérience assez limitée des sociétés euro-américaines, il reste touriste, il regarde la vie sociale du dehors.

La démarche exprimée par A. Schutz rejoint donc les idées de M. Weber sur un style de connaissance que celui-ci appelle *verstehen* — comprendre l'action selon les motivations de l'auteur (WEBER, 1947). Weber avait pourtant mis l'accent sur l'interprétation rationnelle des motivations. Il y a beaucoup d'éléments « non rationnels » dans nos actions et notre comportement. Avant qu'on puisse comprendre l'action, il faut explorer la logique interne d'un milieu social, son langage, et ses modes d'évaluation du monde (BARRETT, 1962; HEIDEGGER, 1971).

En mettant entre parenthèses les modèles sociologiques, on peut apprécier les dimensions pré-réflexives du monde social. Il s'agit de se demander s'il y a des habitudes et des routines d'interaction qu'on accepte sans question, comme « données » dans la vie quotidienne. La notion d'espace social et toutes les méthodes d'analyse des activités sociales sont valables dans la mesure où les données de base sont vraiment « données » par les acteurs mêmes. Les idées créatrices de Chombart de Lauwe, par exemple, atteignent leur meilleur contexte d'application dans l'étude des familles ouvrières parisiennes; il faudrait repenser la notion si on voulait l'utiliser dans un autre contexte, par exemple dans une comparaison des groupements culturels ou ethniques (CHOMBART DE LAUWE, 1956).

La plupart des discours sur l'intersubjectivité ignorent généralement l'espace géographique : les interactions sociales ne sont pas placées sur la terre. Dans l'aménagement social, par exemple, on essaie de supprimer les « idiosyncrasies » subjectives en utilisant des schémas où les individus sont considérés selon leurs « rôles » ou leurs « professions », et non comme sujets humains. D'autre part, plus l'aménagement général de la société est relié à des modèles théoriques des sciences spécialisées, plus on perd le sens d'une communauté ancrée sur place. L'analyse

des rapports entre la société et son milieu, loin d'empêcher l'enquête sur l'intersubjectivité, pourrait bien l'enrichir. Mais comment nous faut-il alors définir le milieu ? Selon les catégories spécifiques à chaque société ? Cela n'impliquerait-il pas le relativisme ou l'anthropocentrisme ? Comment savoir quels intérêts (techniques, pratiques, idéologiques) sont confirmés, lesquels sont supprimés ? Serait-il possible d'observer des rapports entre les niveaux bioécologiques et les niveaux fonctionnels du milieu quotidien ?

3. L'organisation de l'espace et du temps.

Parmi les préoccupations centrales de la géographie moderne se trouve l'organisation de l'espace et du temps. Le but n'est pas explicitement une découverte de l'expérience humaine totale, mais plutôt celle de l'expérience technique, ou de l'utilisation rationnelle de l'espace-temps en vue d'assurer l'efficacité économique et administrative des investissements. Grâce à une critique marxiste et existentialiste, on s'est déjà rendu compte de la tension entre les intérêts du « peuple » et ceux des « systèmes » économiques et politiques (LACOSTE, 1967; BUNGE, 1969; SAMUELS, 1971; HARVEY, 1973, 1974). N'est-ce pas presque exclusivement dans ce contexte des intérêts humains qu'on examine la signification du milieu physique (bioécologique) ? Est-ce qu'il serait possible d'être « à l'écoute des choses » du monde physique — de laisser à celui-ci, comme Heidegger, Watts, et autres l'ont recommandé, le soin de se révéler en ses propres termes ? (HEIDEGGER, 1966, 1971; SEAMON, 1977). Des chercheurs, suivant Goethe, ont essayé de montrer le chemin vers une telle enquête; mais la recherche géographique continue très largement d'étudier le milieu naturel et technique selon des modèles scientifiques propres à la discipline. N'aboutissons-nous pas à une impasse ? Comment pourrait-on concevoir un tableau du monde extérieur qui ne serait pas influencé par la perspective apportée par le chercheur ?

Il faut accepter, à mon avis, le fait que chaque formulation descriptive est fonction des filtres à travers lesquels on l'a vue (GADAMER, 1960; ADORNO, 1964; MYRDAL, 1969). Faut-il seulement nous rendre compte de la relativité sociale de ces formulations, puis choisir consciemment entre elles ? (GREER, 1969; OLSSON, 1975). L'évidence montre que notre héritage « scientifique » occidental s'est ancré dans des valeurs d'exploitation et de domination de la Nature (SCHROYER, 1973; LEISS, 1974). La géographie physique et la géographie humaine pourraient bien trouver ici un point de réflexion commun : se demander dans quelle mesure les sciences naturelles ont été exploitées pour la « conquête » du milieu et pour la création d'une « rationalité technique » dans la vie et dans la pensée (FERKISS, 1969; HABERMAS, 1970, 1971; SANTOS, 1975 a, b). Ne doit-on pas admettre que

beaucoup de nos recherches géographiques illustrent aussi une tendance générale à s'identifier avec un type de *Herrschaftswissen* (savoir pour contrôler ou dominer), dont on a cru qu'il pourrait diriger les genres de vie vers un meilleur niveau de rationalité ?

Sur le plan méthodologique, le chercheur qui voudrait étudier le « milieu » est confronté à une macédoine de diverses méthodes, chacune avec son propre langage et sans occasion d'en tirer une vision intégrale. Dans « l'autopsie » de la vie et de la pensée contemporaine, nous voyons des « lois d'ordre » à chaque niveau de l'expérience — une cacophonie de voix étrangères l'une à l'autre. Comment en sortir ?

Prendre conscience de l'anthropocentrisme et de la relativité sociale de nos images du monde n'est qu'un premier pas vers l'enquête. Ensuite, on pourrait considérer plus sérieusement qu'autrefois la signification de la temporalité dans la vie entière du Cosmos (DREYFUS, 1975; FRASER and LAWRENCE, 1975). Les deux points sont liés : grâce à la découverte du temps, on pourrait formuler une géographie plus compréhensive du monde vivant. Les travaux faits récemment à Lund ont mis en lumière le dynamisme des contextes fonctionnels — les horizons de possibilités et de contraintes — qui entourent la vie quotidienne (PREB, 1973; CARLSTEIN et al., 1978). Pourquoi ne pas considérer aussi des « données » du monde biologique ? L'homme, comme d'autres êtres vivants, suit des rythmes et des cycles neurophysiologiques qui se déroulent selon des enchaînements successifs et qui influencent le comportement d'une façon profonde (DUBOS, 1965; COLQUHOUN, 1971). D'autre part, l'homme a ses images du temps qui ne sont pas toujours synchronisées avec l'organisation des genres de vie quotidiens (MINKOWSKI, 1933; ELIADE, 1957). Dans l'expérience biographique, on pourrait donc trouver l'évidence de l'inefficacité ultime des démarches « scientifiques » qui séparent l'homme et le milieu. Se concentrer sur quelques aspects sérieux de ces rapports continuels entre l'homme et son milieu est sans doute nécessaire pour en tirer quelques généralisations sur des points particuliers. Mais il nous faut un horizon plus large, afin de chercher un langage qui permettrait une compréhension intégrale de la vie.

VERS UNE PERSPECTIVE GÉOGRAPHIQUE SUR LA VIE QUOTIDIENNE.

En partant de l'analyse de la notion de *Lebenswelt*, ont rejoint alors la notion classique de *genre de vie* et les tendances habituelles qu'expriment les gens dans leurs comportements quotidiens. Ne serait-il pas concevable maintenant de redéfinir cette notion globale en termes modernes ? Même si on ne peut au départ, que suggérer certaines orientations de pensée en utilisant des expressions symboliques ou

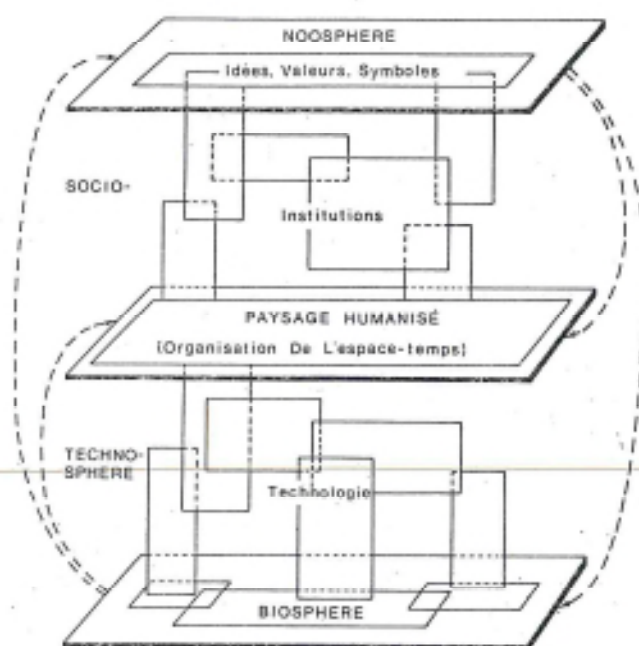


FIG. 1. — La géographie à l'écoute du « monde vécu ».

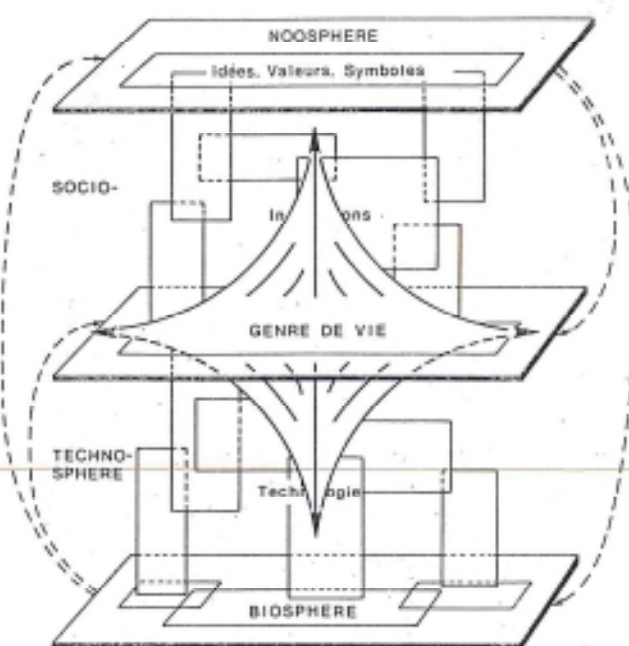


FIG. 2. — Genres de vie et « monde vécu ».

métaphoriques, cette notion pourrait nous conduire vers une vision plus compréhensive que ne le sont les perspectives particulières utilisées jusqu'à présent (cf. SCHELER, 1928 (1970); SORRE, 1943, 1962; TEILHARD DE CHARDIN, 1964).

Ne pourrait-on parler du monde vécu comme d'une tension dynamique développée entre des énergies sur trois niveaux : entre le niveau d'idées et de valeurs (*noosphère*), le niveau des routines d'action et d'interaction (*socio-technosphère*), et le niveau des rythmes du corps et du milieu naturel (*biosphère*) ?

Pourquoi ne pas envisager les genres de vie comme l'expression des relations entre l'homme et son milieu à travers les trois niveaux ? Il s'agit d'une orchestration très complexe des courants d'énergie à diverses échelles, chacun avec son propre rythme, ses propres besoins de temps et d'espace. A n'importe quel moment d'insertion dans cette orchestration, on recoupe l'ensemble de ces mouvements : on les arrête un moment pour les analyser (fig. 1).

Si l'on pouvait suivre une succession de ces « moments d'insertion » on pourrait éclairer, d'une manière plus compréhensive, les conséquences des changements dans divers niveaux. On pourrait noter, par exemple, les répercussions de certains changements techniques non seulement sur le plan écologique, mais aussi suivre leurs implications sur le plan social et même psychologique (LEVI, 1974). Quelles sont les conséquences, par exemple, d'un genre de vie exposé à une désynchronisation entre la rythmicité du corps et la routine du travail (COLQUHOUN, 1971; WILKINSON, 1971; BÜNNING, 1973) ? Quelles sont les conséquences psychologiques et physiologiques des changements

soudains pour les personnes ? Ce schéma (fig. 2) voudrait démontrer les répercussions d'un changement à un niveau sur tous les autres niveaux, et cela exigerait une étude progressive qui serait à la fois diachronique et synchronique.

« L'homme malade du temps » (LEROY), n'est-il pas en réalité « l'homme déraciné » du fait de genres de vie coupés de leurs racines habituelles et mal harmonisés les uns avec les autres ? La fragmentation de la vie et des paysages n'illustre-t-elle pas la fragmentation de notre pensée scientifique ? Pourquoi ne pas avoir le courage de nous engager dans cette aventure réflexive et essayer de transcender les dualismes et les impasses linguistiques du « système de caste » qui circonscrit nos disciplines ?

Les études « scientifiques » sur l'expérience humaine ont utilisé des langages différents et les résultats restent disjoints, non comparables les uns aux autres. Le géographe qui voudrait étudier les genres de vie contemporains doit chercher une perspective mieux accordée à l'expérience vécue. Des phénoménologues nous ont apporté des tableaux distincts de l'espace vécu, d'un côté (BACHELARD, 1958; MERLEAU-PONTY, 1962, 1963; BOLLNOW, 1964), et du temps vécu, de l'autre côté (MINKOWSKI, 1933; ELLADE, 1957); rares sont les auteurs qui essaient d'intégrer les deux. La perspective phénoménologique tend à exagérer l'importance de l'intentionnalité humaine : elle tend à regarder le milieu physique comme passif — contexte seulement des activités et des images. Le géographe pourrait confirmer le rôle actif du milieu et essayer de donner une perspective plus juste du caractère complexe de l'expérience vécue plantée sur la terre.

Le géographe qui voudrait étudier les genres de vie d'une façon qui puisse à la fois être à l'écoute des choses et provoquer une « conscientisation » n'aimerait guère retomber prisonnier de catégories « scientifiques ». Il est difficile de concevoir une autre route avant que nous géographes, ayons mené une recherche sur nos propres vies quotidiennes. La

plus forte leçon qu'on pourrait dégager de ces documents de pensée critique est très positive : à nous d'imaginer une vision plus sensible et plus compréhensible de l'expérience vécue, et aussi une « pédagogie » qui pourrait diriger non seulement vers la découverte de soi, mais aussi vers une découverte nouvelle de notre monde.

Manuscrit prêt en juin 1979.

RÉFÉRENCES

- AAJ H., 1972, "A Re-evaluation: Geography — The Science of Space". *Monadnock*, vol. 46, p. 20-31.
- ACKERMAN E.A., 1958, *Geography as a Fundamental Research Discipline*. Chicago, Department of Geography, Research Paper n° 53.
- ADORNO Theodor W., 1964, *Jargon der Eigentlichkeit: Zur deutschen Ideologie*.
- ALLIX André, 1960, *Propos d'un géographe*. Lyon, Institut d'Études rhodaniennes.
- ARENDT H., 1958, *The Human Condition*, Chicago, University of Chicago Press, p. 79-135.
- ASCHOFF Jürgen, 1965, *Circadian Clocks*. Proceedings of the feldafing summer school 7-18 September 1964. Amsterdam, North-Holland Publ. Co.
- BACHELARD Gaston, 1958, *La poétique de l'espace*. Paris.
- BARNES J.E., 1965, *An Intellectual and Cultural History of the Western World* (3 vol.). New York, Dover Publications.
- BARRETT W., 1962, *Irrational Man*. New York, Doubleday.
- BARROWS H.H., 1923, "Geography as Human Ecology". *Annals of the Association of American Geographers*, vol. 13, p. 1-14.
- BARTELS Dietrich, 1968, *Zur wissenschaftstheoretischen Grundlegung einer Geographie des Menschen*. Wiesbaden, Franz Steiner.
- BEN-DAVID J., 1970 "Introduction", *International Social Science Journal*, vol. 22, n° 1, p. 7-27.
- BERDOULAY V., 1974, *The Emergence of the French School of Geography*. Berkeley, California, University of California. Ph. D. dissertation.
- BERGER P.L. and LUCKMAN T., 1967, *The Social Construction of Reality*. New York, Doubleday.
- BERRY B.J.L., 1974, "A Paradigm for Modern Geography" in R. Chorley, ed., *Directions in Geography*. London, Methuen, p. 1-21.
- BOLLNOW Otto, 1964, "Lived Space" reprinted in N. LAWRENCE and D. O'CONNOR, eds., 1967, *Readings in Existential Phenomenology*. Englewood Cliffs N.J., Prentice-Hall, p. 178-186.
- BORCHERT J.R., 1968, "Geography and systems theory. Geography and the American environment". Washington, *Voice of America forum lectures*, p. 285-293.
- BRODY Eugene B., 1970, "Adaptation of Migrant Populations", *Behavior in New Environments*. Beverly Hills CA, Sage Publications.
- BUCHANAN Keith, 1970 "Economic Growth and Cultural Liquidation: The Case of the Celtic Nations". *Celtic League Annual*, p. 7-20.
- BUNGE W., 1966, *Theoretical Geography*. Lund. University of Lund, *Studies in Geography, Series C*.
- BUNGE W., 1969, "Field Notes", Michigan, *Detroit Geographical Expedition, Discussion Paper n° 1*.
- BURTON Ian, 1968, "The quantitative revolution and theoretical-geography" *Spatial Analysis*. Englewood Cliffs, Prentice Hall, p. 13-23.
- BUTTIMER Anne, 1972, "Social Space and the Planning of Residential Areas", *Environment and Behavior*, September, 1972, p. 279-318.
- BUTTIMER Anne, 1974, *Values in Geography*. Washington D.C., Association of American Geographers, Resource Paper n° 24.
- BUTTIMER Anne, 1977, "On people, Paradigms, and Progress in Geography", *Rapporter och notiser, n° 47*, Geografiska institutionen, Lunds Universitet.
- BUTTIMER Anne, 1978, "Erewhon or Nowhere Land" in GUNNAR OLSSON and Steven GALE (eds.) *Philosophical Perspectives in Geography* (forthcoming).
- BÜNNUNG Erwin, 1973, *The Physiological Clock. Circadian Rhythms and Biological Chronometry*. London, The English Universities Press Ltd.
- CARLSTEIN T.D., et al., (eds.) 1978, *Timing Space and Spacing Time in Socio-Economic Systems*. London, Edward Arnold.
- CHASE Stuart, 1938, *The Tyranny of Words*. New York, Harcourt, Brace & World, inc.
- CHOMBART DE LAUWE Paul-Henry, 1956, *La vie quotidienne des familles ouvrières*. Paris, Presses Universitaires de France.
- CHORLEY R., 1974, *Directions in Geography*. London, Methuen.
- CLARK T., 1973, *The French University and the Emergence of the Social Sciences Prophets and Patrons*. Cambridge, Mass., Harvard University Press.
- CLAVAL Paul, 1968, *Régions, nations, grands espaces*. Paris, M. Th. Génin.
- CLAVAL Paul, 1972 a, «La naissance de la géographie humaine» in *La pensée géographique française contemporaine*, Rennes, PUB, p. 355-376.
- CLAVAL Paul, 1972 b, *La pensée géographique*. Paris, SEDES.
- COLES Robert, 1971, "The South Moves North", *Children in Crisis*, vol. 3, p. 321-322. Boston, Little Brown & Company.
- COLQUHOUN W.P., 1971, *Biological Rhythms and Human Performance*. London and New York, Academic Press.
- CRANE Diana, 1972, *Invisible Colleges: Diffusion of Knowledge in Scientific Communities*. Chicago, University of Chicago Press.
- DAUPEY Guy, 1971, «Essai de définition d'une géographie régionale dynamique», *Revue de Géographie de Lyon*, 1971, n° 4, p. 411-448.
- DICKINSON Robert E., 1976, *The Regional Concept. The Anglo-American Leaders*. London, Routledge and Kegan Paul.

- DREYFUS H.L., 1975, "Human Temporality" in FRASER, J.T. and D. LAWRENCE (eds.) *The Study of Time II*. p. 150-162. Berlin, Springer-Verlag.
- DUBOS René, 1965, "Science and Man's Nature", *Daedalus*, vol. 94, p. 223-244.
- DURRELL L., 1965, *Spirit of Place*. New Haven, Yale University Press.
- ELIADE Marcel, 1957, (tr. 1959) *The Sacred and the Profane*. New York, Praeger.
- EVANS Estyn E., 1973, *The personality of Ireland. Habitat, Heritage, and History*. Cambridge, The University Press.
- FEBVRE Lucien, 1920, *La Terre et l'évolution humaine*. Paris, A. Michel.
- FERKISS Victor C., 1969, *Technological Man: The Myth and the Reality*. New York, Braziller.
- FERKISS Victor C., 1974, *The Future of Technological Civilization*. New York, Braziller.
- FOUCAULT Michel, 1969, *L'archéologie du savoir*. Paris, Gallimard.
- FRASER J.T. and LAWRENCE N. (eds.) 1975, *The Study of Time II*. Berlin, Springer-Verlag.
- FREIRE P., 1970, *Pedagogy of the Oppressed*. New York, Herder.
- FRIED N., 1963, "Grieving for a Lost Home" in L. DOOR, ed., *The Urban Condition*, p. 151-171. New York, Basic Books.
- GADAMER Hans-Georg, 1960, *Wahrheit und Methode*. Tübingen, J.C. Mohr.
- GELLNER E., 1965, *Thought and Change*. London, Weidenfeld.
- GOULET Denis, 1970, *The Cruel Choice*, New York, Doubleday.
- GRANÖ Olavi, 1977, "Geography and the problem of the development of science". *Terra* 89, p. 1-9.
- GREER S., 1969, *The Logic of Social Enquiry*. Chicago, Aldine.
- GREVERUS Ina-Maria, 1972, *Der territoriale Mensch*. Frankfurt am Main, Athenäum Verlag GmbH.
- GUELKE L., 1971, "Problems of Scientific Explanation in Geography", *Canadian Geographer*, vol. 15, p. 38-53.
- HABERMAS Jurgen, 1968, 1971, *Knowledge and Human Interests*. Boston, Beacon Press.
- HABERMAS Jurgen, 1963, 1970, *Toward a Rational Society*. Boston, Beacon Press.
- HAGGETT Peter, 1968, *Locational analysis in human geography*. London, Arnold.
- HAGGETT Peter, CLIFF Andrew and FREY Alan, 1977, *Locational Models*, 2nd ed., vol. 1 and *Locational Methods*, 2nd ed., vol. 2. London, Edward Arnold.
- HARD Gerhard, 1970, *Die Landschaft der Sprache und die Landschaft der Geographen. Semantische und forschungslogische Studien zu einigen zentralen Denkfiguren in der deutschen geographischen Literatur*. Bonn, Dümmlers.
- HARRIS C., 1971, "Theory and Synthesis in Historical Geography". *Canadian Geographer*, vol. 15, p. 157-172.
- HARTSHORNE Richard, 1959, *Perspective on the nature of geography*. Chicago, Rand McNally & Co., Association of American Geographers, Monograph.
- HARVEY D., 1968, *Explanation in Geography*. New York, St. Martin's Press.
- HARVEY D., 1972, "Revolutionary and Counter Revolutionary Theory in Geography and the Problem of Ghetto Formation". *Antipode*, vol. 4 n° 2.
- HARVEY D., 1973, *Social Justice and the City*. Baltimore, Md, Johns Hopkins Press.
- HARVEY D., 1974, "Population, Resources, and the Ideology of Science". *Economic Geography* 50, n° 3, p. 256-277.
- HEIDEGGER Martin, 1954, *Vorträge und Aufsätze*. Pfullingen, Neske.
- HEIDEGGER Martin, 1966, *Questions III*. Paris, Gallimard.
- HEIDEGGER Martin, 1971, *Poetry, Language and Thought*. New York, Harper.
- HUIZINGA J., 1951, *Homo ludens*. Paris, Gallimard.
- HUSSERL Edmund, 1907 (trad. 1964). *The Idea of Phenomenology*. The Hague, Nijhoff.
- HUSSERL Edmund, 1911, "Philosophy as Rigorous Science", p. 71 in Q. LAUER, ed., *Phenomenology and the Crisis of Philosophy*. New York, Harper.
- HUSSERL Edmund, 1913, (trad. 1952). *Ideas: General Introduction to Pure Phenomenology*. New York, Mac Millan.
- HÄGERSTRAND Torsten, 1953, (trad. 1967). *Innovation Diffusion as a Spatial Process*. Chicago, University of Chicago Press.
- HÄGERSTRAND Torsten, 1970, "What about people in regional science?". *Papers of the Regional Science Association* 24, p. 7-21.
- HÄGERSTRAND Torsten, 1974, "The Domain of Human Geography" in Richard J. CHORLEY, ed., *Directions in Geography*. p. 67-87, London, Methuen.
- JALIBERT G., Unpubl. mss. «La notion d'espace» in Georges PÉREZ, *Espèces d'Espaces*.
- JANIK A. and TOULMIN S., 1973, *Wittgenstein's Vienna*. New York, Simon and Schuster.
- JUILLARD Etienne, 1972, «Villes et campagnes, vers un espace régional intégré» in *La pensée géographique française contemporaine*. Rennes, PUB, p. 679-681.
- KANT Edgar, 1927, *Tartu. Etude d'un environnement et organisme urbain (résumé en français of Tartu, linn kui ümbrus ja organism)*, Tartu.
- KANT Edgar, 1948, "Den sociologiska regionen, den sociala tiden och det sociala rummet". *Svensk geografisk årsbok*, årg. 24, p. 109-127.
- KASPERSON R. and BREITBART M., 1975, *Advocacy Planning*. Washington DC, Commission on College Geography, AAG.
- KOKELMANS J.A., 1964, "Merleau-Ponty's view on Space Perception and Space". *Review of Existential Psychology and Psychiatry*, vol. IV, p. 69-105.
- KWANT R.C., 1963, *The Phenomenological Philosophy of Merleau-Ponty*. Pittsburgh, Duquesne University Press.
- LABASSE Jean, 1971, *L'organisation de l'espace*. Paris, Hermann.
- LACOSTE Y., 1967, «Le concept du sous-développement et la géographie». *Annales de Géographie*, p. 668.
- LAWRENCE N. and O'CONNOR D., (eds.) 1967, *Readings in Existential Phenomenology*, Englewood Cliffs, Prentice-Hall.
- LEFEBVRE Henri, 1974, *La production de l'espace*. Paris, Anthropos.
- LEFEBVRE Henri, 1975, *Le temps des méprises*. Paris, Stock.
- LEISS William, (1972), 1974, *The Domination of Nature*. Boston, Beacon Press.
- LE LANNOU M., 1949, *La géographie humaine*. Paris, Colin.
- LESOV Eugène, *L'homme malade du temps*. Paris.
- LEVI Lennart, 1974, "Psychological Stress and Disease: A Conceptual Model". Reprinted from Dunderson, E.K. ERIC and RAHE Richard H. (eds.) *Life Stress and Illness*, p. 8-33. Springfield, Illinois, Charles C. Thomas.
- L'Espace Géographique*, 1976, Numéro Spécial sur l'Espace Vécu. Vol. V, n° 1, p. 5-10.
- LOWENTHAL D., 1961, "Geography, experience, and imagination towards a geographical epistemology". *Annals of the Association of American Geographers*, vol. 51, p. 241-260.

- LUNDÉN Thomas, 1973, *Individens rumaliga beteende i ett gränsområde*. Stockholm, S-Byrån Sundt.
- MALMBERG T., 1978, *Human Territoriality*. Leiden, Nijhoff.
- MARCEL Gabriel, 1950, *Man Against Mass Society*, Chicago, Requery.
- MARCUSE Herbert, 1972, *Studies in Critical Philosophy*. Boston, Beacon Press.
- MATORÉ G., 1962, *L'espace humain : l'expression de l'espace dans la vie, la pensée, et l'art contemporain*. Paris, Editions du Vieux Colombier.
- McMURRAY John, (1962) 1972, *Reason and Emotion*. London, Faber and Faber.
- MERCER D. and POWELL J.M., 1972, *Phenomenology and Other Non-Positivistic Approaches in Geography*. Monash University Publications in Geography.
- MERLEAU-PONTY M., 1962, *Phenomenology of Perception*. (trans. by Colin Smith) New York, Humanities Press.
- MERLEAU-PONTY M., 1963, *The Structure of Behavior*. (trans. by A.L. Fisch). Boston, Beacon Press.
- MICHELSON W., 1966, "An Empirical Analysis of Urban Environmental Preferences". *Journal of the American Institute of Planners*, XXIV, p. 355-360.
- MIKESSELL M.W., 1969, "The Borderlines of Geography" in SHERIF M. and SHERIF C.W. eds. *Interdisciplinary Relationships in the Social Sciences*. Chicago, Aldine, p. 227-248.
- MINKOWSKI E., 1933, *Le temps vécu*. Paris, Colin.
- MOORE G. and GOLLEGE R. eds., 1976, *Environmental Knowing*. Stroudsburg, Pa, Dowden, Hutchinson Inc.
- MYRDAL Gunnar, 1969, *Objectivity in Social Research*. New York, Pantheon.
- NATANSON M., 1964, "The Lebenswelt" *Review of Existential Psychology Psychiatry*, vol. IV, 1, p. 126-240.
- OLSSON Gunnar, 1974, "Servitude and Inequality in Spatial Planning: Ideology and Methodology in Conflict". *Antipode*, vol. 6, n° 1, p. 16-21.
- OLSSON Gunnar, 1975, *Birds in egg*. Michigan, Ann Arbor, Department of Geography, University of Michigan, XXVI.
- PASSMORE John, 1968, *A Hundred Years of Philosophy* (Penguin Books), p. 35-47.
- PEET Richard, 1977, *Radical Geography: Alternative Viewpoints on Contemporary Social Issues*. Chicago, Maaroufa Press, Inc.
- PETT P., 1969, *On the Idea of Phenomenology*. Dublin, Scepter Publications.
- PINCHEMEL Ph., 1977, « Géographie, Espace et Organisation de l'Espace ». *Geographia Polonica* 36, p. 173-177.
- PREB Alan, 1973, "Urbanization, Domestic Planning Problems, and Swedish Geographical Research", in *Progress in Geography*, vol. V, New York, St. Martin's Press.
- PROCOFF Ira, 1963, *The Symbolic and the Real*. New York, McGraw Hill.
- RABEL A., 1967, *Merleau-Ponty: Existentialist of the Social World*. New York, Columbia University Press.
- RACINE Jean-Bernard et LEMAY Guy, 1972, « L'analyse discriminatoire des correspondances typologiques dans l'espace géographique ». *L'espace géographique*, n° 3, p. 145-166.
- RELPH T., 1974, *Place and Placelessness*. London, Plon.
- REYNAUD Alain, 1974, *La géographie entre le mythe et la science. Essai d'épistémologie*. Reims, Institut de Géographie, *Travaux de l'Institut de Géographie de Reims*, n° 18, 19, 200 p.
- RICOEUR Paul, 1970, « Qu'est-ce qu'un texte? Expliquer et Comprendre ». *Hermeneutik und Dialektik II*, ed. Rudiger Bubner. Tübingen, J.C. Mohr, p. 181-200.
- RIESER Richard, 1973, *The Territorial Illusion and Behavioural Sink: Critical Notes on Behavioural Geography*. *Antipode* 5, n° 3, p. 52-57.
- ROGERS Carl R., 1969, "Toward a Science of the Person" in A.J. SUTICH and M.A. VICH, eds., *Readings in Humanistic Psychology*. New York, Free Press.
- ROSE Courtice, 1977, *The Notion of Reach and Its Relevance to Social Geography*. Worcester, Mass., Graduate School of Geography Ph. d. diss.
- ROWLESS G., 1976, *Exploring the Geographical Experience of Elderly Persons in Worcester*. Worcester, Mass., Clark University, Graduate School of Geography, Ph. d. diss.
- SACK R.D., 1972, "Geography, Geometry and Explanation". *Annals of the Association of American Geographers*, 62, p. 61-78.
- SACK R.D., 1974, "Chronology and Spatial Analysis". *Annals of the Association of American Geographers*, 64, p. 439-452.
- SAMUELS M.S., 1971, *Science and Geography: An Existential Appraisal*. Ph. d. dissertation. Seattle, University of Washington.
- SANTOS Milton, 1975 a, *L'espace partagé*. Paris, M. Th. Genin-Librairies Techniques.
- SANTOS Milton, 1975 b, "Space and domination: A Marxist Approach". *International Social Science Journal*, vol. 27, n° 2, p. 346-363.
- SARTRE Jean-Paul, 1963, *Search for a Method* (trans. by H.E. Barnes). New York, A.A. Knopf, Inc.
- SARTRE Jean-Paul, 1972, *La transcendance de l'ego*. Paris, Librairie Philosophique J. Vrin.
- SCHOLER Max, 1928, (trad. 1970), *Man's Place in Nature*. New York, the Noonday Press.
- SCHRAG C.G., 1969, *Experience and Being*. Evanston, Ill., Northwestern University Press.
- SCHROYER Trent, 1973, *The Critique of Domination. The Origins and Development of Critical Theory*. Boston, Beacon.
- SCHUTZ A., 1944, "The Stranger: An Essay in Social Psychology". *American Journal of Sociology*, vol. 49, p. 499-507.
- SCHUTZ A., 1962, *Collected Papers*. 2 vols. The Hague, Nijhoff.
- SCHUTZ A., 1970, *On Phenomenology and Social Relations*. Chicago, University of Chicago Press.
- SCHUTZ A., 1973, *Structures of the Lifeworld* (T. Luckman ed.) Evanston, Ill., Northwestern University Press.
- SEAMON D., 1975, "The Phenomenological Investigation of Lived Space". *Monadnock*, vol. 49, p. 38-45.
- SEAMON D., 1977, *Movement. Rest. Encounter: A Phenomenological Investigation of Everyday Geographical Experience*. Worcester, Mass., Clark University Graduate School of Geography, Ph. d. dissertation.
- SHIBUTANI T., 1962, "Reference Groups and Social Control", Arnold Rose, ed., *Human Behavior and Social Processes*. p. 128 sq. Boston, Houghton Mifflin.
- SORRE Maximilien, 1943, *Les bases biologiques de la géographie humaine, essai d'une écologie de l'homme*. Paris, A. Colin.
- SORRE Maximilien 1957, *Rencontres de la géographie et de la sociologie*. Paris, Marcel Rivière et Cie.
- SORRE Maximilien, 1962, "The Concept of Genre de vie" in WAGNER P.L. and MIKESSELL M.W. eds., *Readings in Cultural Geography*. p. 399-415. Chicago, University of Chicago Press.
- SPIEGELBERG H., 1960, *The Phenomenological Movement: A Historical Introduction*. The Hague, M. Nijhoff.

- STEA D. and DOWNS R., 1970, "Cognitive Representations of Man's Spatial Environment". Special issue of *Environment and Behavior*, vol. 2, n° 1.
- STRASSER Stephen, 1965, "Phenomenologies and Psychologies". *Review of Existential Psychology and Psychiatry*, vol. 1, p. 80-105, Winter.
- STURTEVANT William, 1964, "Studies in Ethnoscience, in A. Kimball ROMNEY and Roy Goodwin d'ANGRADE, eds., *Transcultural Studies in Cognition*. Special Issue of *American Anthropologist*, vol. 66, p. 92-124.
- TEILHARD DE CHARDIN P., 1964, *The Future of Man*. New York, Harper.
- THOMAS R.L. ed., 1956, *Man's Role in Changing the Face of the Earth*. Chicago, University of Chicago Press.
- THURST Nigel, 1977, "Time and theory in human geography". *Progress in Human Geography*, vol. 1, n° 1, 1977.
- TUAN Yi-fu, 1971 a, "Geography, phenomenology, and the study of human nature". *The Canadian Geographer*, vol. 15, p. 181-192.
- TUAN Yi-fu, 1971 b, *Man and Nature*. Commission on College Geography, Resource Paper n° 10. Washington D.C., Association of American Geographers.
- TUAN Yi-fu, 1974, *Topophilia: A Study of Environmental Perceptions, Attitudes, and Values*. Englewood Cliffs, N.J., Prentice-Hall.
- TUAN Yi-fu, 1977, "Space, Time, Place: A Humanistic Frame" in CARLSTEIN, et al., *Timing Space and Spacing Time in Socio-Economic Systems*. London, Edward Arnolds Publ.
- TÖRNQVIST G., 1970, *Contact Systems and Regional Development*. Lund Publications in Geography (Lund, Sweden, University of Lund, Department of Geography).
- VIDAL DE LA BLACHE 1922, *Principes de géographie humaine*, E. de Martonne (ed.), Paris, Armand Colin.
- WAGNER H.R., 1970, *On Phenomenology and Social Relations*. Chicago, University of Chicago Press.
- WEBBER M.W., 1964, "Culture, Territoriality and the Elastic Mile". *Papers of Regional Science Association*, vol. 13, p. 59-69.
- WESER Max, 1947, *Wirtschaft und Gesellschaft*, 3rd ed. Tübingen, J.C.B. Mohr.
- WRIGHT J.K., 1947, "Terrae Incognitae: The Place of the Imagination in Geography". *Annals of the Association of American Geographers*, vol. 37, p. 1-15.
- WRIGHT J.K., 1966, *Human Nature in Geography*. Cambridge, Harvard University Press.
- WILKINSON R., 1971, "Hours of work and the twenty-four hour cycle of Rest and Activity" in Peter Brian WARR, ed., *Psychology at Work*. London, Penguin Books, p. 31-54.